



Souviens - toi

Raconte - moi

Le Pays Jardaïs

N° 23 Septembre 2016



Patrimoine du Pays Jardaïs

1 Rue des Ecoliers. 85520 - Jard sur Mer

02.51.33.60.26 E-mail : assoppj@orange.fr

LA MAISON DORIE (3)

Une saga familiale & commerciale

Mais à l'hôtel "Atlantic", il y avait un grave problème, il n'y avait pas l'eau courante, qui n'arriva à jaillir qu'en 1956. Il n'y avait pas d'eau potable du tout, le puits creusé près de l'hôtel, ne donnait que de l'eau saumâtre étant trop près de la mer. Il fallait donc puiser de l'eau à un puits public, sans doute à la maison forestière, et transporter cette eau en charrette à cheval dans des bassines ou dans des seaux à bras en cas d'urgence !

« Corvée épouvantable et épuisante à laquelle était attachée toute la famille (...) Pensez qu'il défilait pas mal de monde dans cet hôtel, banquets et mariages, et les gens du village qui venaient y boire et se restaurer »

C'est vrai que cet hôtel une fois construit avait fière allure, et la salle à manger au premier étage avait une vue magnifique sur la mer, le moulin, et la côte jusqu'à la pointe du Grouin.

Le rez de chaussée était réservé à une salle de bal bien souvent ouverte le dimanche après-midi. La presque totalité des mariages jadais s'y passait, et le dimanche c'était la sortie des habitants du pays. Des touristes venaient y passer un mois l'été et même une famille de riches Belges est venue s'y réfugier pendant plusieurs mois au début de 1940.

« On ne peut savoir à quel point cet élément est indispensable et combien on en use quand on n'a plus qu'à ouvrir un robinet pour l'obtenir. Mais nous, nous faisons chaque jour l'expérience, cruelle, de sa nécessité. De l'eau, il en fallait plus, toujours plus, et il en manquait toujours (...) et c'est pourquoi, bien malgré moi, je subissais l'épreuve de l'indispensable va-et-vient, jusqu'à en avoir les bras morts de fatigue. » (1)

Une installation privée reliant l'Atlantic à un puits leur appartenant permit bientôt d'avoir l'eau courante et de libérer les petits porteurs d'eau René et son frère Camille de ces corvées.



« Soudain on entendit un bruit de moteur suivi au loin par l'apparition d'une espèce de forme bizarre qui se rapprochait vite. Bientôt elle fut là, à cent mètres de moi. C'était un de ces fameux side-car puissante moto entraînant à ses cotés un grand siège roulant, (...) Nous ne connaissions guère cet engin en France, mais les Allemands, eux en faisaient un grand usage. Personnellement, je n'en avais encore jamais vu et cette découverte ajouta à mon angoisse.

Or il s'arrêta juste devant moi sur la place de l'hôtel et en descendirent tranquillement deux grands gaillards athlétiques, bottés et casqués, enfermés dans des imperméables, cirés verts et seyants, armés d'une impressionnante mitraillette en bandoulière...

L'un d'eux sortit des jumelles d'une grande poche et les braqua vers la mer longuement, puis lentement ils se mirent à descendre vers la plage en bavardant.(...)

Puis ils remontèrent toujours aussi calmement vers leur engin, mirent le moteur en marche et le laissèrent tourner une bonne minute avant d'enfourcher leur machine et de partir. La scène n'avait duré guère plus d'un quart d'heure, mais elle m'avait semblé interminable et j'en sortis médusé »(1)

*C'était le dimanche 20 juin 1940
Les troupes d'occupation venaient d'arriver*

Eugène avait depuis longtemps les responsabilités du commerce de marée et primeurs bien qu'il ne se soit fait inscrire au registre du commerce des Sables qu'en 1953. Les commerces étaient toujours au nom du père Eugène qui décéda en 1947 à 77 ans ; comme quoi le vin jardais conserve !

Les affaires étaient difficiles pendant l'occupation, plus d'essence, plus de pneus, Eugène réussit néanmoins à rouler toute la guerre pour alimenter son banc au marché de la Roche sur Yon.



Combien fallut-il faire de tours à la Préfecture pour obtenir les bons d'attribution de ces éléments indispensables pour lui ? D'un autre côté il fallait bien fournir la nourriture dans les villes, et les producteurs locaux, déjà ponctionnés par les réquisitions de l'occupant, ne pouvaient, en l'absence des hommes prisonniers, suffire à la tâche. Il me semble quand même me souvenir qu'à Jard, son épouse Célénie tenait un banc de légumes dans la cour derrière leur maison.

C'est sans doute au marché de La Roche qu'Eugène eût un jour de 1941, la surprise de voir un jeune Jardais, Henri Chevalier, qu'il croyait prisonnier en Allemagne. En effet, ce dernier s'était évadé et avait réussi à parvenir jusqu'à la Roche par le train. Bien entendu, Eugène le ramena à Jard chez ses parents, où uniquement sa fiancée, Renée, fut mise au courant.

Quelques jours plus tard, Eugène le conduisait avec la camionnette "**la marée fraîche**", jusqu'en zone libre.

La vie pendant l'occupation se poursuivait avec des occupants de plus en plus exigeants. Une grosse alerte se produisit en 1943 ; les occupants craignaient un débarquement sur nos côtes plates. Ils avaient pourtant construit d'énormes blockhaus le long de notre littoral, mais décidèrent de placer un canon sur une dune de l'actuel camping des bosquets.

De fait, l'hôtel "**Atlantic**" se trouvait juste dans la trajectoire du canon et il fut question de le démolir, ainsi qu'une trentaine de maisons qui se trouvaient aux alentours. Retrouvons René Ravon :

« Le canon, lui, celui qui faisait notre malheur, n'était pas protégé par un blockhaus. Il pivotait à l'air libre sur sa tourelle et on pouvait facilement l'approcher, presque lui rendre visite tant il était peu surveillé par ses servants, deux ou trois hommes maximum qui s'ennuyaient fortement de leur coutumière inactivité

(Il fallait néanmoins un ausweiss pour accéder à la partie côtière de bourg, c'est à dire à partir du carrefour de Morpoigne).

Aussitôt apprise, la mauvaise nouvelle de la future destruction de l'hôtel, je courus voir ce canon et je fus stupéfait de sa petitesse. Ainsi donc, cet engin à peine deux fois plus gros qu'une mitrailleuse était la cause de notre malheur ! (...)

Nous n'en menions pas large, mon frère et moi. Mais que pouvions – nous faire écrasés comme nous l'étions tous sous l'autorité de l'occupant ? Il pesait sur la France un tel sentiment d'incertitude et de servitude (...) Il fallait se soumettre, c'est tout !

C'est ainsi que nous raisonnions tous. Sauf un seul d'entre nous. Mon oncle Eugène qui, tout de suite refusa d'accepter la décision et décida de s'y opposer de toute sa force et de toute sa ruse. Il savait pourtant qu'il menait la lutte du pot de terre contre le pot de fer, mais il ne voulait pas renoncer (...)

Il s'y prit comme il s'y prenait pour ses affaires : par le contact direct. Il n'hésita pas à aller frapper très haut, à la porte du Préfet, puis à celle du colonel allemand responsable de la région. Par quel miracle, lui, le simple paysan de village (Hum-Hum) réussit-il à s'introduire auprès de ces importants personnages, par quels arguments parvint-il à les convaincre ? Mystère !

J'ignore au prix de quelles subtiles combinaisons, mais je sais qu'il fit tant et si bien qu'il réunit le Préfet et le colonel dans de fastueuses libations, au cours desquelles il leur arracha la merveilleuse décision : le canon serait déplacé et l'hôtel épargné.

Il nous annonça cette extraordinaire nouvelle en lissant sa belle moustache gauloise, et je vois encore ses yeux rieurs pétiller de la joie du triomphe.

Il avait bien mérité de la famille ! » (1)

Les Jardaïs connaissaient bien la raison de ces succès : il ne partait jamais les mains vides !

L'hôtel "Atlantic" aurait manqué aux troupes d'occupation, si on en croit René Ravon qui assistait à la débauche de la soldatesque, y compris les officiers, dans un endroit isolé du bourg et interdit à la population où ils pouvaient vivre *« des soirées arrosées [qui] s'éternisaient jusqu'au petit matin. Il arrivait qu'elles dégénéraient en beuveries forcenées avec chansons et gueulantes d'ivrognes, dans un total laisser-aller et dans un brouhaha d'enfer qui me réveillaient parfois. »*(1)

1945, la guerre est terminée, les affaires reprennent comme avant. Eugène à 52 ans, Son fils Guy le seconde, mais va bientôt voler de ses propres ailes et transformer l'entreprise.

L'administration maritime loue des espaces dans l'estuaire du Payré pour la culture des huîtres et la "maison Dorie" devient ostréiculteur. L'huître portugaise qui y est élevée provient du naufrage du bateau "**le morlaisien**" qui, pris dans une tempête, rejeta à la mer sa cargaison d'huîtres creuses. Ces dernières s'adaptèrent à ce nouveau milieu et entre 1905 et 1910, poussées par les courants, s'y reproduisirent. Dès 1915 des huîtres étaient élevées dans l'estuaire du Payré.



Le défilé de la victoire se rend au cimetière puis parcourt les rues principales. Il n'y a pas de musique et ce serait un peu triste si les enfants des écoles ne chantaient à plein cœur, plus fort et mieux que les hommes. Il fait chaud : tout le monde a soif et il n'y a rien à boire, ni vin, ni bière, ni limonade ni soda. Après les destructions des récentes gelées, personne ne veut vendre de vin. Pour pouvoir remplir un petit fût, un cabaretier a dû en quêter quelques litres par ci par là.

Qu'importe ! La joie explose de toute part : on danse sur la rue, on chante, le petit cortège d'enfants, d'hommes, bâton sur l'épaule en guise de fusil, défile en chantant. Le soir, salle Pépin, la foule est si nombreuse que les danseurs ont bien de la peine à évoluer. La joie est bruyante et le bal durera jusqu'au jour.

A suivre

1 / Les Jardaïs avaient l'habitude !

2 / Mme Glain habitait dans le logement de l'école alors que M. Morineau avait sa maison particulière.

LA MAISON DORIE

Une saga familiale & commerciale

Pour les Jardaïs d'aujourd'hui, la maison Dorie, dont le magasin situé en plein centre du bourg, représente une activité ancienne, voire séculaire. C'est bien le cas.

Chez les Dorie on est marchand de coquillages depuis 1900, bien que l'inscription au registre du commerce des Sables d'Olonne ne date que du 27 décembre 1920.

Le nom de Dorie, très répandu dans la région talmondaise, est pratiquement inconnu dans le reste du département. Ce nom viendrait, d'après Robert, l'oncle, d'un marin italien nommé Doria (1) qui faisant escale au port de la Guittière, au cours du XVIème ou XVIIème siècle, fut séduit par les beaux yeux d'une fille du pays, décida d'abandonner la navigation.

Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants comme on dit dans les contes. Ils sont sans doute les ancêtres communs de tous les Dorie.

Louis Jean Dorie, métayer, né en 1771 à St-Hilaire de Talmont, sans doute à la Guittière, fut le premier de la famille à s'installer à Jard. Il n'eût d'ailleurs qu'à traverser le chenal puisqu'il prenait la ferme de St-Nicolas en métayage. Il avait épousé Marie Robin le 28 pluviôse An III, soit le 13 février 1795, il décéda en 1846 à Jard. Ses parents, Louis Dorie et Louise Fillon étaient bordiers à St-Hilaire de Talmont et s'étaient mariés en 1770.

Le fils de Louis Jean Dorie, nommé Auguste Henry, né le 25 avril 1809 est décédé très jeune à 31 ans le 5 juin 1840 à Jard. Il était tisserand, il y avait donc au moins une entreprise de tissage à Jard.

Il avait épousé à Jard le 6 juillet 1830, Rose Françoise Métairon, née le 23 août 1811 à Jard. Leur fils, Léon, Philippe, est né en 1836 à Jard il était maçon. Il avait épousé en 1864, Rose Placide Bouet servante née en 1837 à St-Hilaire la forêt.

Leur fils Ernest sera le fondateur, si l'on peut dire, de l'entreprise commerciale. (René Ravon (2) l'évoquera dans quelques lignes). Veuf, il se remariera avec Marie-Rose Esnard, servante, née en 1846 à Avrillé. (3)

Ernest, Eugène, naquit donc à Jard le 11 janvier 1870, et sera inscrit comme cultivateur, mais il exerce à partir de 1900 le métier de marchand de coquillages. Il s'est marié en 1895 à Geneviève Jutard, alors que leur fils Eugène avait déjà deux ans.

René Ravon, l'un de ses petits-fils, le décrira dans ces termes :

« Une allure dégagée, souple, presque désinvolte. Une taille encore mince malgré ses soixante-dix ans. Un regard de renard. Mais paradoxalement, cette malice des yeux ne gâte pas la douceur d'un visage rieur, attirant immédiatement la sympathie. Et à juste titre. C'est qu'il était d'une bonté folle ce pépé ! »

Et il adorait sa femme, qui semble avoir tenu une très grande place dans leur couple.

« Ma grand mère était sa reine, sa princesse. Il se disait son esclave volontaire, prêt à tout pour lui faire plaisir. Mais à qui ne prêtait-il pas, ce brave homme, sa gentillesse et sa convivialité ?

La bonté de mon grand père n'avait d'égale que sa joie de vivre. (...) Il tenait ce caractère sans doute de son propre père, également prénommé Eugène, et qui – rapporte-t-on-- chantait à tue-tête dans sa maison le lendemain même de l'enterrement de sa femme. Quand un voisin lui fit remarquer cette bévue, il s'écria " Ô ma pauvre Rose, je t'avais oublié !" Hé oui, il avait oublié sa pauvre Rose. Dieu sait pourtant qu'il l'avait aimée sa Rose »

Voilà qui était le père d'Eugène qui, lui même, fut ce qu'on peut appeler un épicurien, il goûtait la vie dans tout ce qu'elle avait de bon. Mais chaque médaille a son revers, n'est-ce-pas ?

Retrouvons son petit-fils René :

« Mais il n'y a pas de perfection dans ce monde et parmi toutes ces qualités, ce bon grand père avait un défaut remarquable...et remarqué. Un penchant excessif pour le jus de raisin !

De toutes ses nombreuses vignes qu'il cultivait lui-même, il tirait un vin de quelque renom dans la région et qu'il conservait dans de grosses barriques dans une cave justement située – et c'était bien là le drame – en bordure de route



Ainsi pouvait-il inviter tous les passants à y descendre. Et il ne s'en privait pas le bougre, ce qui lui permettait de constamment trinquer et de multiplier les rasades. Tant et si bien que tous les soirs de la création, il baignait dans une euphorie qui n'était pas, on le devine, du goût de sa chère épouse. (...) Aussi tous les assoiffés du village – et Dieu sait s'ils étaient nombreux – continuèrent à profiter de ses dégustations gratuites et à défiler dans cette cave bénie des dieux, nullement découragés par son enseigne prémonitoire " Rentre ici qui veut, en sort qui peut !" »

L'embêtant dans cette histoire, c'est que la cave n'était située qu'à quelques mètres de la maison d'habitation, et que son épouse tant aimée voyait de sa porte tous ceux qui entraient et qui tentaient de remonter de la cave, ce qui ne la mettait pas toujours de bonne humeur, car il fallait bien faire bouillir la marmite.

Alors Geneviève prit les choses en main ; elle convoqua six de ses quatorze sœurs, "**les Jutardes**" comme on les appelait dans le pays, et les convainquit d'aller à chaque marée à la mer pêcher coquillages et crustacés qu' Eugène était chargé d'aller avec son âne, vendre sur tous les marchés des environs et même le dimanche, où il installait son banc devant les églises voisines à la sortie de la grand' messe.



Les Jardaïs ne se risquaient pas à aller jusqu'à l'islatte pour pêcher *« en revanche une foule de gens attachés à ramasser les crustacés et les coquillages abondants sur le plateau littoral abandonné par le reflux de la marée. Des femmes surtout, leurs longues et lourdes jupes relevées jusqu'aux genoux, tantôt debout, tantôt accroupies, occupées à soulever et à soulever encore les pierres des rochers sous lesquels se trouvaient huîtres, moules, crabes, crevettes, bernicles, palourdes. (...) »*

Je les revois bien, ces tâcheronnes, souvent âgées, leur sac sur l'épaule, lasses et lourdes, ramener vers le village éloigné de près d'un kilomètre leur pitance et leur gagne-pain »

L'évocation par René Ravon des travaux de la terre et de la mer par les mêmes Jardaïs donne un éclairage très fort sur la vie jardaïse de cette époque. Jean Yole (Léopold Robert) l'écrivain vendéen de la première moitié du XXème siècle témoigne :

" C'est à Jard que le partage entre la pêche et la culture est le plus difficile à démêler. De la falaise, si on fait un pas vers l'intérieur on tombe sur les vignes, vers la mer sur les pêcheries. (...) Parfois dans la dune ou au raz des flots, une tour de grossière bâtisse entretient l'équivoque, un moulin de paysans découronné de ses ailes ou bien un phare qui a éteint ses feux. Nous ne déciderons pas, pas plus que n'ont décidé ces paysans de la mer, tiraillés entre deux rêves, entre deux métiers.

Cette indécision se traduit chez eux par une certaine nonchalance dans le travail, une confusion dans les attitudes, quelque chose de manqué qui les rend sympathiques, tout cela se résumant en une humilité de petites gens, résignés à de maigres profits.

Certes, quand ils vont poussant leur brouette pendant des lieues, marchands de pignons, de bernicles et de moules, revendeurs de sardines, qui leur laisseront trois francs de bénéfice par panier offrir leurs marchandises dans les bourgs de l'intérieur, le dimanche matin après la messe, les paroissiens les prennent à coup sûr pour des marins, mais nous n'ignorons point que la plus part d'entre eux ne savent pas nager. Pourtant ils décident de leurs travaux en se réglant sur les marées, bien plus que sur les signes terriens »

Eugène et Geneviève habitaient dans la rue du Grand Brandais, au coin de la rue du Gal de Castellane, la maison d'un côté de la rue, la cave - grenier de l'autre. C'est aussi à cause d'Eugène que cette rue porte ce nom *« Lorsqu'il fut mobilisé en 1914, (il avait 43 ans) on l'affecta comme aide de camp du général de Castellane. Blessé, il revint chez lui, à Jard.*

Et c'est là que le général lui adressa des lettres dithyrambiques, louant sa prévenance, son zèle et sa générosité. Cette correspondance du général fit sensation dans le village, et mon grand père en conserva un surnom, celui de "*castagnou*" dérivé patois de Castellane »

Et son petit-fils René se charge de conclure : « *Qu'ils te soient à jamais pardonnés, tes excès éthyliques, car si le bilan d'une vie se mesure au bonheur que l'on a donné, la tienne est des plus positives* »

Mais nous ne quittons pas Eugène et Geneviève, le plus extraordinaire est à venir. L'Hôtel "*Atlantic*"

1/ Une grande famille de navigateurs gènois portait ce nom

2/ Il était une fois "l'hôtel Atlantic"

3/ La généalogie a été fournie par Marcel Bluteau

A suivre.

Histoire du Pays jardais -/- 2016- .1.4

RESTAURATIONS A REVOIR ?

Par Marcel Bluteau

Sauvegarder le patrimoine du Pays Jardais..... L'intention était belle, mais il nous faut aujourd'hui constater que certaines restaurations n'ont pas su rétablir dans leur état ancien certains monuments emblématiques. Notre association se doit de dénoncer certaines "bavures" à corriger ... ou à effacer.

MOULIN DE CONCHETTE : UNE PORTE FENÊTRE !

Pourquoi a-t-on muré le bas de la seconde porte du rez de chaussée et l'avoir remplacé par une fenêtre à petits carreaux ? Le moulin que l'on orientait toujours vers le bon vent avait en effet deux issues pour que le meunier puisse entrer et sortir quelque soit la position des ailes. Coiffé d'une toiture tournante, en cas de vent violent... ou au repos ; il suffisait de la faire pivoter pour mettre le moulin hors vent... et prévenir ainsi les risques d'emballement que nous connaissons aujourd'hui.



Le moulin en de 1918 avec sa fenêtre

LA MAISON DORIE (2)

Une saga familiale & commerciale

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ce couple de Jardais qui, jusque là, vivait comme tous les autres, d'un peu de culture et d'un peu de pêche, eurent une ambition absolument incroyable dans ce contexte, et qu'ils réussirent à mener à bien : *créer au bord de la mer un hôtel pour les touristes !* L'idée n'était pas insolite dans un pays côtier, bien entendu, mais un pays sans plage, sans port, sans autre intérêt qu'une belle forêt de pins, et qui n'était fréquenté l'été, que par quelques dizaines de bourgeois de la région.

Pays qui ne comptait jusque là que trois modestes auberges. Retrouvons René Ravon :

« En tout cas, à ce grand père, la famille doit une fière chandelle, puisque c'est lui, avec sa femme Geneviève, qui prit l'initiative, en 1929 (...) de faire construire "l'Hôtel Atlantic" ; cet hôtel où nous avons passé, mon frère et moi, (1) notre enfance. Une initiative assez extraordinaire compte tenu du passé de ses promoteurs. En effet Geneviève et Eugène avaient été tous les deux pauvres parmi les pauvres – illettrés de plus – et ils le resteront jusqu'à leur mort. (...) »

Après avoir connu jusqu'à leur mariage le triste sort de leurs parents, ils avaient en réunissant leur amour et leurs efforts, réussi à mettre en valeur des terres abandonnées ou qu'on leur avait cédé pour deux sous, et accumulé quelque profit en vendant les produits de leur culture et en économisant comme des forcenés.

Comment leur vint cette idée – sensationnelle pour l'époque – d'investir leurs premières économies dans un hôtel qu'ils voulurent, non pas dans le village même, mais au bord de la mer, où il a représenté longtemps l'unique construction (2) avec, seul en face de lui, un moulin des plus pittoresques ? Pressentaient-ils déjà, ces chers grands parents, l'essor du tourisme futur qui, nous fut si profitable ?

En tout cas ils réalisèrent leur rêve. »

Cet hôtel fut Jardais à cent pour cent : Sa construction fut l'œuvre de Félix Rousseau et tint de la prouesse : sans plan mais avec les idées d'Eugène Dorie et de sa sœur Madeleine. La pierre qui servit à le construire a été tirée d'une carrière sise sur la route de Boisvinet par Eugène Moussion et Camille Perrot à la pioche et barre (sans mine) Elle a été transportée par Auguste Mallet à l'aide d'un tombereau attelé d'un cheval ; on l'entendait encourager son cheval de la voix et du fouet à 200 mètres...racontent ceux qui l'ont connu !



Leur fils Eugène, dont on se souvient qu'il est né en 1893, avait donc à ce moment là 36 ans, et je peux préjuger qu'il ne fut pas complètement étranger à cette construction. Comme cela se faisait dans toutes les familles, Eugène aida ses parents dans toutes leurs entreprises, y compris ce qui pouvait se vendre dans la célèbre cave : on raconte que des marins des Sables venaient vendre leurs araignées de mer à Jard. Ils laissaient leur bateau au large du pé du canon et venaient jusque dans le "Havre" en "canotte" (il paraît que les araignées étaient tellement grosses que les pattes traînaient par terre).

Ils vendaient là leur part de matelots. Lorsque les marins repartaient ils avaient leur chargement (de cuite, souvenez-vous) mais personne ne s'est noyé.



Photo de groupe avec des fourches, Eugène Dorie à droite

Si je me souviens un peu du grand père Eugène, j'avais treize ans quand il décéda, en 1947, J'ai en revanche un souvenir énorme d'Eugène, le fils, comme tout le monde d'ailleurs, tant il a marqué le pays de sa personnalité. J'allais dire : c'était le roi de la commune, en tout cas c'était un peu ça ! Il avait une énorme influence sur tout ce qui se faisait, il était incontournable dans tout ce qui se passait à Jard. Cette réputation est un peu restée, mais elle n'est plus vraie. Il avait épousé Célénie Tesson et leur fils Guy naquit en 1917

Voici comment son neveu René Ravon le décrit :

« C'était un colosse à cette époque, (1943, il avait 50 ans) mon oncle, un colosse capable de casser une chaise par simple torsion des mains, un colosse sûr de lui, qui n'avait peur de rien ni de personne (...) une force de la nature, cet oncle, mais aussi un gaillard rusé qui menait sa barque en campagnard futé et finaud. Un air ouvert, engageant, irrésistiblement sympathique ! »

Rusé, futé, finaud et sympathique, voilà ce qui est bien dit et qui le dépeint parfaitement. Il écoulait tout ce que les habitants de la région cultivaient de produits pour la nourriture : patates, asperges, tomates, haricots verts etc... Tout le surplus de leur consommation propre. On venait même de la Tranche lui porter des oignons, échalotes, asperges etc..., Il y eût sans doute des discussions sur les prix, mais toujours avec le sourire, la blague, accord trouvé, on râlait bien un peu mais on revenait quand même. De toute façon, il n'existait pas de grands circuits de distribution et il fallait que les produits se vendent dans la région. Dès les années 30, la maison Dorie s'était équipée d'une camionnette pour se procurer tout ce qui pouvait se vendre dans leurs domaines. Il était bien fini le temps des ânes pour faire les marchés. Cette même camionnette servait pour les déplacements de l'équipe de football, le dimanche ;

1933 - Henri Ravon devant la camionnette de l'entreprise familiale



Sa sœur Madeleine, née quelques années après son frère, avait épousé Henri Ravon, un garçon du pays, et les deux familles étaient associées dans l'exploitation des deux commerces :

« Ma mère et son frère, ainsi que leurs épouse et époux respectifs étaient associés à la fois dans l'hôtel et le commerce de marée et primeurs.

Deux activités qui avaient été léguées par mes grands parents à leur fils et à leur fille en indivision et par conséquent exploitées communément. Ma mère s'occupait de l'hôtel, mon oncle et mon père du commerce et on partageait la totalité des bénéfices »

Bien sûr tout en argent liquide, ce n'était pas encore le règne des banques.

L'hôtel "Atlantic" quant à lui a tout de suite connu le succès. C'était l'époque où les bourgeois venaient passer un mois de vacances à l'hôtel au bord de la mer. Il y eût des clients célèbres, comme le cinéaste Pierre Prévert qui passa un été entier et que son frère Jacques vint visiter. Madeleine qui parlait comme tout le monde le langage du pays se mit instantanément à parler avec ses clients un Français impeccable. Elle menait tout cela d'une main de maître :

« Ma mère tenait l'Hôtel "Atlantic" avec talent, un talent instinctif, on aurait dit qu'elle était faite pour cela. Elle avait le sourire de sa gentillesse et cette capacité innée d'accueillir chaque client comme un ami, créant avec lui presque instantanément des relations conviviales. Nul calcul dans cette attitude, aidée d'une générosité et d'une simplicité naturelle. C'était bien la fille de son père. De plain-pied elle était avec les autres. Elle aimait son travail. Elle le faisait avec joie – à sa manière à elle – on aurait dit sans effort, jouant peut-être aussi, sans vraiment le savoir, de sa réelle prestance de femme. »



Madeleine et d'Eugène devant l'hôtel

Ce n'est pas seulement la piété filiale qui inspire René, son fils, Madeleine était vraiment comme ça. Elle était vis à vis de tous comme si elle avait reçu une éducation pour cela. Bientôt ce sera la guerre. Henri, le père de René va se retrouver prisonnier en Allemagne, et Guy, le fils d'Eugène est bloqué dans la poche de Dunkerque. Mais Eugène est là !

1 / Son frère Camille Ravon bien connu des Jardais et des autres !

2 / Le bourg s'arrêtait à la maison forestière.



Les Ets DORIE aujourd'hui.

LA MAISON DORIE (4)

Une saga familiale & commerciale

Après la guerre, dès l'été 1946, les estivants, que nous appelions par commodité "les Parisiens" se précipitent sur nos côtes, moins sans doute pour la mer que pour trouver une nourriture saine et abondante après quatre années de restrictions.

Des cousins inconnus se sont alors souvenus de leurs lointains parents restés à la campagne.

L'hôtel "Atlantic va connaître de belles années. C'était le temps où les gens aisés venaient passer un mois de vacances à l'hôtel.

La gestion du commerce et de l'hôtel était restée indivis comme avant la guerre. Mais le fils d'Eugène, Guy inscrit au registre du commerce le 21 novembre 1945, va prendre un peu d'indépendance en achetant à Baptiste Delaire, en 1945, l'auberge " Aux amis réunis". J'ai le souvenir de la salle de café remplie de soldats allemands qui buvaient tranquillement, quand nous rentrions de l'école, le soir, avec Christian, le fils Delaire.

Situé en plein sur le carrefour il va y créer en 1953, un commerce de légumes et de coquillages dans les communs de l'auberge, juste de l'autre côté de la petite rue qui venait de recevoir le nom du grand savant Pasteur !

Le magasin était tenu par Marie-Henriette, l'épouse de Guy Entrée dans la "maison Dorie", Marie-Henriette dut se mettre au niveau de son mari. Elle travailla très dur, comme un homme ; elle conduisait les camions, elle allait à Nantes chercher la marchandise, puis en rentrant s'occupait du magasin, des commandes et travaillait toute la journée, sans oublier les tâches familiales qui lui incombait, les repas pour les chauffeurs qui étaient en service de nuit... etc.

Eugène Dorie s'éteint en 1970, à 77 ans. Il était connu et apprécié dans tout le département. Voici ce que l'écrivain et cinéaste vendéen Gilbert Prouteau écrit en guise d'épithète :

«C'était un seigneur d'un autre âge qui incarnait, comme dit Georges Clemenceau, toutes les belles qualités de notre race : la solidité, la lucidité, la fidélité, l'obstination têtue, le sens de la dignité, et celui de la liberté. Joignons-y l'intelligence du cœur et un amour de la vie qui l'a hanté jusqu'à son dernier souffle.

Il était de cette race hybride, à la lisière de la mer et des forêts, dont on ne sait plus s'ils sont paysans des vagues ou marins des sillons. Pétris de l'antique mariage du sable et du limon, ils ont respiré depuis la nuit des jours et des temps le grand vent lyrique qui vient de la mer et qui porte avec lui des parfums et des légendes, des oiseaux et des présages.

Eugène Dorie avait hérité de cet alliage deux fortes passions. La vigne et le marais, la pêche et les vendanges, le cep et le jusant, le chai et les marées ont rythmé sa vie et inscrit à ses pommettes ce hâle d'iode et de pressoir, ce calcin d'embrun et de raisin qui est un signe de joie et couleur de santé.

Il était le plus merveilleux conteur du folklore vendéen qu'il m'ait jamais été donné d'entendre. Il avait gardé - ou retrouvé - l'héritage des diseurs de naguère dont l'art est un triptyque à trois volets : l'anecdote, le sourire et la moralité.

Son répertoire d'histoires paysannes était inépuisable. Finesse, malice, astuce, don du mot qui peint, et de l'accent qui chante, la bouche qui module, la main qui ponctue...Il me suffit de fermer les yeux pour revoir et entendre cet homme disert et généreux dont l'esprit a enchanté des générations.

Eugène Dorie était de plain pied avec les êtres, les choses, les événements. Il a pratiqué comme un sacerdoce une science difficile et menacée : l'art de vivre..... »



Guy avait de l'ambition et le sens du commerce, non seulement il ouvre un magasin, poursuit la vente dans les marchés de la région, mais se lance dans le commerce de gros et demi-gros de légumes et coquillages.

Il achète pour cela des grands camions qui iront très tôt le matin au marché de Nantes et les Jarlais prendront l'habitude de voir circuler de camions de 30 tonnes et plus dans leurs petites rues qui n'en avaient jamais vu autant.

D'ailleurs les camions Dorie, toujours peints en vert, vont être connus dans tout le département, autant que la "maison Dorie".

Il va construire des hangars pour abriter ces camions, agrandir le dépôt du centre, puis faire un premier agrandissement du magasin



La culture des huîtres, au début un peu artisanal s'est considérablement mécanisée au fil du temps et la "maison Dorie" fut un producteur efficace du bassin de la Guittière. Guy s'était débrouillé pour aller vendre ses productions à Paris tous les ans au moment de Noël.... Cela n'alla pas sans quelques problèmes. Voici un extrait du journal de "Rungis actualités" n° 468 du 20 janvier 1988 :

Les ostréiculteurs viennent vendre aux portes de Paris.

Depuis dix ans chaque année, Guy Dorie, 71 ans, ostréiculteur à Jard sur mer en Vendée, s'installe avec un semi-remorque Porte d'Orléans pour y vendre sa production.

Durant ce temps, son fils et son frère sont eux aussi placés à des endroits stratégiques avec deux autres semi – remorques, l'un place nationale, devant le régime Renault, l'autre à la Porte d'Italie.

Ce négoce qui semble chaque année un peu mieux accepté par les autorités permettrait au producteur d'écouler près de 30 tonnes d'huîtres. *"Nous venons deux fois à Paris, durant les deux jours qui précèdent Noël et le nouvel an. Nous vendons aux particuliers, mais nous avons aussi des commandes toutes prêtes à destination des collectivités"* explique Guy Dorie, un jovial septuagénaire.

A première vue, son camion et son stand installés sur le parking de la station Total à la Porte d'Orléans paraissent bien grand pour un seul homme. En réalité, M. Dorie n'est pas seul, à proximité une petite troupe de six à sept personnes observent la situation : " ce sont des amis parisiens qui sont là chaque année, ils viennent me donner un coup de main"

Il faut bien l'avouer, ce commerce est en marge de la légalité. Depuis quelques années M. Dorie est à l'abri des forces de l'ordre sur le parking privé de la station service où il loue un emplacement " auparavant explique le vieil homme, (sic) *je m'installais dans la rue, mais la police alertée par les poissonniers du voisinage venait me faire circuler".*

Les prix pratiqués par ce producteur sont proches de ceux pratiqués par les grossistes de Rungis. M.Dorie ne doute cependant pas de la qualité de sa marchandise " Ce que je vends aujourd'hui a été pêché hier. C'est un atout considérable. Ce n'est pas un commerce aussi aisé qu'on le pense. Les particuliers marchandent énormément. De plus notre situation est précaire. Cela devrait cependant s'améliorer. On m'a en effet laissé entendre que l'année prochaine, un décret préfectoral devrait intervenir et nous accorder une tolérance proche de celle des marchands de muguet..."Et la tradition se poursuit toujours.

En bon Jardais, Guy aimait danser, et il était un très bon danseur, si j'en crois ce que j'ai entendu dire. Il aimait surtout la valse, et on a même dit que quelquefois certains danseurs s'arrêtaient pour le voir danser la valse avec sa cousine Madeleine, sa cavalière préférée.

Mais, peu à peu, la nouvelle distribution massive, avec leur centrale d'achats, va supplanter le petit commerce et par conséquent leurs fournisseurs. La "maison Dorie" a résisté longtemps, et Guy n'a pas vu le déclin de son commerce puisqu'il décède en 1990.

Bientôt, il fallut se rendre à l'évidence, il n'y avait plus de place pour les intermédiaires. Les fils de Guy, Robert et Christian, ont fait ce qu'il fallait pour retarder l'échéance. C'était inéluctable. Et les camions restent dans leur garage, sans doute par tradition familiale

Mais la nouvelle génération, la cinquième depuis le début du siècle dernier, a pris le relais. Il est devenu indispensable au maintien du petit commerce dans le centre bourg. La convivialité y demeure, contrairement à l'impersonnalité des grandes surfaces, ainsi que la qualité des produits. Que les Jardais d'aujourd'hui et de demain s'en souviennent

Pendant toutes les années d'après-guerre, l'hiver l'hôtel "Atlantic" fut l'attraction du dimanche des Jardais, et de très nombreux touristes passèrent leurs vacances d'été au bord de la plage.

Des bals sous toiles y étaient organisés attirant un monde considérable les jours de fêtes. Les années passaient dans un esprit de liberté retrouvée après quatre années d'occupation, mais la maladie eût raison de Madeleine à 67 ans. Elle s'éteignait le 4 juillet 1971.

Ce fut le début du déclin de l'hôtel, il fut vendu, puis revendu, mais pour les Jardais l'ambiance n'y était plus. Des remous se produisirent en 1974, sur fond politique avec le dernier acheteur, lors d'une élection municipale exceptionnelle.

L'hôtel fut démoli en 1989 pour faire place à l'immeuble des "balcons du port" que nous connaissons aujourd'hui. C'est toute une partie du passé jardais qui s'écroulait avec lui, bien des Jardais l'ont regretté !

Mais c'est la vie.....

... P.G

En parcourant nos rues (3)

Après vous avoir emmenés dans *"Nos Petits Trains"* pendant huit numéros, je débute ma troisième promenade à travers nos rues.

Cette fois, je ne vais pas me cantonner dans un quartier comme lors de mes deux premières étapes, mais m'intéresser aux chefs militaires, que nos édiles ont voulu honorer après les victoires de 1918 et 1945.

Paradoxalement je vais ouvrir cet article par la *"Rue du Général Castellane"*, qui a peu à voir avec ces deux conflits. Mais ce fut le premier Général qu'un conseil municipal jardais a choisi pour baptiser une de ses rues.

La rue du Général Castellane.

A première vue, on a le droit d'être surpris qu'on ait choisi le nom d'un noble provençal, issu d'une très ancienne famille : les premières traces écrites de ce nom sont retrouvées dès le XI^{ème} siècle, mais la tradition fait remonter au VI^{ème}, la domination de cette lignée sur la Haute Provence.

Le sous-préfet, lui-même, dut être surpris de la décision du Conseil Municipal jardais, car dans un courrier du 29 octobre 1955, il refuse le nom de *"Rue de l'Hôtel de Ville"* qu'il rebaptise, plus modestement, *"Rue de la Mairie"*, quant à la *"Rue du Général Castellane"* il répond laconiquement : *« question en suspens »*

On n'a pas retrouvé le fruit de la réflexion du sous-préfet dans les archives municipales. Peut-être que le conseil municipal a décidé de se passer de son autorisation formelle ou que ce sous-préfet fut sensible aux arguments et à la piété filiale d'Eugène Dorie (le 3^{ème} du nom), qui était un membre très influent du conseil municipal, depuis son élection en 1947 ; de plus il avait ses entrées dans tous les bureaux administratifs vendéens, depuis les services rendus, à la préfecture, pendant l'Occupation et ses restrictions.

Si notre conseiller municipal Eugène Dorie a voulu appeler ainsi cette rue, c'est en souvenir de son père, qui comme lui et son grand-père ont toujours été appelés *"Eugène Dorie"*, même si son père, officiellement, s'appelait : *"Ernest, Eugène"*.

Pierre Gilbert, dans notre livret 21 (mars 2016) en donne l'explication, que je me permets de rappeler : Le Père Ernest, Eugène avait 43 ans à la déclaration de la Guerre de 1914, mais après les hécatombes du début de cette guerre, les plus âgés furent mobilisés dans la réserve et notre maritime fut envoyé dans les Alpes, comme ordonnance de ce Général de Castellane, le dernier d'une très longue lignée de hauts militaires.

On aurait pu craindre une aversion entre le Jardais, républicain et sans doute anticlérical et ce noble catholique et vraisemblablement royaliste. Ce fut tout le contraire qui se produisit, il y eut entre eux un respect et une admiration réciproques, si bien que lorsque l'ordonnance, après une blessure, fut *"renvoyé dans ses foyers"*, *"le Général lui adressa des lettres dithyrambiques, louant sa prévenance, son zèle et sa générosité"* (P.G.).

Eugène était très fier de montrer et de lire cette correspondance à ses amis, qui se pressaient nombreux dans sa cave. A la fin, ceux-ci se lassaient d'entendre toujours les mêmes louanges de ce Général. Le Jardais prononçait son nom comme il l'avait entendu, en patois provençal, en éliminant la seconde syllabe (ell) et en adoucissant la finale, du nom Castellane, cela donnait Castane, si bien que très vite, l'ordonnance fut plus connu sous le nom de *"Castagnou"* que sous celui d'Eugène Dorie.

Contrairement à certaines familles, qui acceptaient difficilement les *"surnoms"* dont les Jardais savaient affubler leurs voisins, la famille Dorie a toujours porté fièrement ce *"sobriquet"*, qui maintenant figure dans la raison sociale de l'entreprise : Maison Dorie Castagnou.

Certains néo-jardais prennent, même, le nom de Castagnou, qu'ils trouvent sur les tickets de caisse, pour celui d'un associé.



Vue générale et totale de cette très courte rue.

J'espère que maintenant quelques uns des passants, qui empruntent cette courte rue pour passer de la rue de l'Océan à la rue du Petit Brandais, se souviendront de l'ordonnance de ce Général de la haute noblesse, auquel le Conseil Municipal d'un Pays très républicain, a tout de même enlevé la particule sur tous les plans et papiers officiels, mais il lui a remis son "de" sur la plaque bleue au départ de la Rue de l'Océan. Quant à celle, qui devait être apposée sur le mur de la cave "Castagnou" en face sa maison.

On a probablement oublié de la remettre, après la construction du garage, qui vient de remplacer cette célèbre cave, qui sortait sur la Rue du Petit Brandais, avec une forte pente et qui affichait au-dessus de sa porte basse, cet avertissement : « **Entre qui veut, sort qui peut** »



La maison Castagnou.

Cette rue abrite une des plus vieilles maisons jardaises, construite en 1792. On l'appelait "La Maison du bout de la mer" bien qu'elle soit à 800 m de l'actuel port.

